

La France vue par une cheffe d'établissement scolaire : « Chez nos jeunes, l'envie d'agir est naturelle »

Par Recueilli par Eve Guyot, le 29/5/2022 à 04h05

En cette période électorale, *La Croix L'Hebdo* donne la parole à des Français de tous horizons pour qu'ils partagent leurs aspirations et leurs convictions. Aujourd'hui, c'est Sandrine Widemann, cheffe d'établissement scolaire à Villefranche-sur-Saône (Rhône), qui répond à nos questions.



La Croix L'Hebdo : Qu'est-ce qui vous fait lever le matin ?

Sandrine Widemann : L'envie de faire grandir nos jeunes, dans tous les sens du terme. Ici, on transmet le savoir, certes, mais aussi le savoir-être, qui implique des valeurs humaines, sociales, spirituelles. Je pense à la justice, à la solidarité, à l'effort, à la joie... C'est un gros défi : quand on m'a proposé mon poste, je me suis demandé si je serais à la hauteur pour diriger une institution pareille !

→ À LIRE. La France vue par un responsable d'association : « L'envie de cinéma est toujours là »

Je n'ai pas la réponse à cette question, mais en tout cas, je me plais à y travailler car je suis convaincue que l'école est et doit rester une institution forte. Mon cadre de travail, aussi, n'est pas négligeable : Notre-Dame de

Mongré, c'est une histoire prestigieuse et un imposant patrimoine que l'on a envie de préserver. Je trouve, par exemple, que ces grands espaces et cet immense parc sont apaisants pour ceux qui y passent leur journée, enfants comme adultes.

Mon métier est chronophage par nature, alors j'utilise le trajet entre Lyon, où j'habite, et Villefranche-sur-Saône, où je travaille, comme un sas de décompression ou de préparation. Le matin, je prends le temps d'aller chercher toute l'énergie et l'enthousiasme dont j'ai besoin. Je ne sais jamais ce que la journée me réserve et je crois que j'adore ça !

Vus de votre établissement, comment vont les Français ?

S. W. : J'ai franchement l'impression que les Français vont un peu mieux qu'il y a quelque temps. Ici, par exemple, le sourire est revenu sur le visage des enseignants et des élèves depuis qu'ils ont retrouvé le plaisir et l'intérêt de partager la classe. Mais je dois dire que les deux ans de pandémie ont transformé certaines personnes. La crise a parfois généré des problèmes professionnels et personnels au sein des familles, qui ont directement impacté la vie et le travail des enfants ou des adolescents.

→ ENTRETIEN. La France vue par Olivia, agent immobilier : « Mes clients ne sont pas que des dossiers »

Et je pense surtout aux professeurs : certains ont développé des angoisses, et on doit les rassurer, encore aujourd'hui. De façon générale, je trouve aussi qu'une certaine anxiété s'est installée chez les lycéens, notamment depuis la réforme du baccalauréat. Il y a la difficulté à se projeter dans les études secondaires, la peur de ne pas réussir, et surtout le poids du contrôle continu... Vu de l'extérieur, on peut lui trouver beaucoup d'avantages, mais quand on s'intéresse au ressenti des jeunes, on comprend qu'ils ont le sentiment de jouer leur avenir en permanence.

Quel bilan tirez-vous des cinq années écoulées ?

S. W. : J'ai la sensation que tout s'accélère, et je crois que c'est lié à la place importante qu'a prise le numérique dans notre vie. Les jeunes sont nés dans une ère connectée et donnent l'impression de maîtriser parfaitement ces objets, ces formats, ces langages. Mais autour d'eux, les familles et les enseignants se retrouvent vite débordés. Ici, nous avons fourni un effort considérable pour s'adapter, avec un lot d'avantages et d'inconvénients. Comme pour la communication avec les parents : si elle est devenue plus rapide, je trouve qu'elle est parfois intrusive...

→ ENQUÊTE. Les robots débarquent dans les classes

Mais ce qui me touche le plus, ce sont les conséquences des réseaux sociaux dans la vie des collégiens et des lycéens. Cela transforme la gestion de leur image, la nature de leurs rapports... Même si nous menons des actions de sensibilisation pour éviter les débordements, depuis un moment déjà, nous avons choisi de les réorienter vers deux priorités : que les ados utilisent les réseaux sociaux à bon escient et qu'ils aient une parfaite connaissance des enjeux derrière tout cela.

Une scène vous a-t-elle marquée récemment ?

S. W. : L'élan de solidarité qui s'est organisé, ici, immédiatement après le déclenchement de la guerre en Ukraine. Les élèves et les parents ont été très nombreux à apporter rapidement des produits et des vêtements, et même à se proposer spontanément pour accueillir des personnes seules ou des familles. C'est dans ces moments-là qu'on réalise à quel point l'envie d'agir, chez nos jeunes, est naturelle.

→ TÉMOIGNAGE. « Ma crainte, c'est de lui communiquer mon anxiété » : comment parler de la guerre en Ukraine aux enfants

Cela me fait penser à un groupe de collégiens qui a récemment imaginé et organisé une « semaine de la Terre » pour mettre en lumière la démarche écologique. Cette énergie et cette créativité, c'est très enthousiasmant. Et quand on est responsable d'un établissement, on se réjouit de constater, ou au moins de penser, que la transmission de nos valeurs porte ses fruits.

Qu'est-ce que vous ne voudriez surtout pas perdre ?

S. W. : La confiance. Il faut un peu de temps pour la construire, mais c'est elle qui assure, aujourd'hui, le bon fonctionnement de Notre-Dame de Mongré. Au quotidien, elle s'illustre par un dialogue permanent au sein des équipes et entre elles, mais on reçoit parfois des signaux plus explicites, comme pendant la pandémie. Alors que

nous nous démenions pour préserver les enseignements et maintenir l'établissement ouvert, nous avons été inondés de messages de remerciement et d'encouragement de la part des familles de nos élèves. À la fin de l'année, nous avons préparé un petit montage des mails en question et nous l'avons projeté devant les enseignants. C'est important de savoir que son travail est estimé, apprécié, et donc qu'il peut être accompli sereinement.

Quelle première mesure souhaiteriez-vous que prenne Emmanuel Macron ?

S. W. : Je ne saurais pas dire par quel moyen exactement, mais quelque chose qui permette une meilleure reconnaissance du métier d'enseignant. Il y a, bien sûr, la revalorisation salariale, mais pas seulement. Je pense qu'il faut considérablement alléger la charge de travail des professeurs : on leur demande de faire de plus en plus avec peu de moyens. Ensuite, et c'est une position un peu plus délicate, je pense qu'il faudrait distinguer d'une façon ou d'une autre les enseignants qui s'investissent particulièrement pour leur établissement.

→ PORTRAIT. Pap Ndiaye, un historien à la tête de l'éducation nationale

Quand on nous dit que le métier connaît une vraie pénurie de vocations, je ne suis pas étonnée : en comparant le niveau d'études nécessaire aux conditions de travail et au salaire moyen, on voit vite qu'il y a un problème... Il faut rendre au métier son attractivité. Ici, les professeurs m'en parlent régulièrement, mais à part leur montrer ma reconnaissance et organiser quelques moments conviviaux, je n'ai pas le pouvoir de changer les choses.

Recueilli par Eve Guyot